

UNE PIÈCE POUR LES VIVANT·E·S EN TEMPS D'EXTINCTION

TDB

CDN

OFFICE
DE LA RÉGION
BOURGOGNE
FRANCAIS-LE-VAL
D'AUXOIS

Dijon

RÉGION
BOURGOGNE
FRANCAIS-LE-VAL
D'AUXOIS

KATIE MITCHELL

D'APRÈS

MIRANDA ROSE HALL

TEXTE

MISE EN
SCÈNE

DAVID GESELSON*

ET TRADUCTION

FICHE PÉDAGOGIQUE

SALLE
J. FORNIER

*ARTISTE
ASSOCIÉ

TDB-CDN.COM

photo © Simon Gosselin

03 80 30 12 12



Conception Sandrine Costa-Colin, Chargée de mission éducative au TDB (sandrine@colin-costa.fr)

Contacts TDB Sophie Bogillot, Responsable des relations avec le public (s.bogillot@tdb-cdn.com / 03 80 68 47 39 / 06 29 66 51 11)

Alexandra Chopard, Responsable du développement des projets et des formations (a.chopard@tdb-cdn.com / 03 80 68 57 34 / 06 29 66 50 85)

Héloïse Merc, Attachée aux relations avec le public et à la billetterie (h.merc@tdb-cdn.com)

UNE PIÈCE POUR LES VIVANT·E·S EN TEMPS D'EXTINCTION

INFORMATIONS PRATIQUES

Représentations à Dijon du 08 au 15 octobre

Durée 1h10

À partir de 15 ans

TABLE DES MATIÈRES

LA CRÉATION	4
Le spectacle	4
Entretien avec Katie Mitchell	5
LES PISTES PÉDAGOGIQUES	8
Activités	8
En amont du spectacle	8
Activité 1 : découvrir les autrices et le metteur en scène	8
Activité 2 : qu'est-ce qu'un spectacle durable ?	10
Activité 3 : à propos de la sixième extinction	12
En aval du spectacle	16
Activité 1 : Le dispositif fictif	16
Activité 2 : le dispositif scénique	17
Activité 3 : argumenter et débattre	17
Activité 4 : travail sur le texte au plateau	17
RESSOURCES	18
ANNEXES	19

LA CRÉATION

Le spectacle

Il y a trois ans la metteuse en scène Katie Mitchell commandait un texte à l'autrice américaine Miranda Rose Hall sur le désastre écologique en cours. Comment parler de l'effondrement du vivant ? De quoi parle-t-on exactement lorsque l'on parle de la sixième extinction de masse ? Le texte de Miranda Rose Hall propose une soirée de partage, où il est question de nous, les vivants. On y parle de notre histoire et de notre envie impérieuse d'avoir un avenir.



© Simon Gosselin

L'artiste britannique Katie Mitchell met en scène un monologue éco-féministe de Miranda Rose Hall pour réfléchir à notre responsabilité et envisager des moyens d'action face à la crise climatique.

Dans ce seule-en-scène, une pièce sur le thème de l'environnement vient d'être annulée à la dernière minute : c'est à la dramaturge que l'on demande d'intervenir pour expliquer ce qu'il s'est passé. Mais plutôt que de s'en tenir à un script qui ne la satisfait plus entièrement, elle décide de s'en écarter et s'engage alors dans l'improvisation de sa propre performance éco-dramaturgique.

La dramaturge nous embarque dans un voyage à travers le temps, du commencement du monde à nos jours, durant lequel s'expriment les peurs et le désespoir ressentis face à l'urgence climatique. S'appuyant sur ses réflexions personnelles ainsi que sur ses recherches scientifiques, elle invite à s'interroger sur les extinctions implacables dont l'humanité est la

cause. Partageant ses propres expériences de connexion avec le plus qu'humain, et invitant le public à contribuer avec les siennes, elle pose la question suivante : que signifie être vivant·e·s, ensemble, en temps d'extinction ?

La nouvelle pièce de Katie Mitchell est le premier volet du projet *Sustainable Theatre* (Théâtre Durable). La metteuse en scène a choisi de mettre en scène ce texte de Miranda Rose Hall, jeune autrice américaine avec laquelle elle partage une conscience artistique et sociale à l'intersection du féminisme et de l'éco-activisme. Katie Mitchell intègre l'impact écologique de son spectacle tant au niveau du discours que de la forme, expérimentant des façons nouvelles de concevoir chacun des aspects qui concourent à une pièce de théâtre : technique, économique, culturel, local...

Afin de minimiser encore son empreinte carbone, le spectacle voyagera sous forme de script et sera entièrement recréé dans chaque lieu de tournée par une équipe d'artistes locaux·ales.

Entretien avec Katie Mitchell

Durant la première semaine de répétitions de son spectacle à Lausanne (Suisse), lors d'une réunion Zoom, Katie Mitchell s'est présentée au personnel du Théâtre de Vidy et a abordé le concept de Théâtre Durable et la pièce de Miranda Rose Hall. En voici quelques extraits :

« Je suis une metteuse en scène britannique, féministe, très préoccupée par le changement climatique. J'ai monté plus de 100 productions en 30 ans de carrière. En 2012, j'ai rencontré le scientifique Stephen Emmott, qui m'a permis de comprendre la réalité du changement climatique.

Suite à cette rencontre avec Stephen, j'ai pris la décision de ne plus me déplacer en avion, cela fait maintenant 9 ans. J'ai pris cette décision en tant que citoyenne, parce que je voulais pouvoir me regarder dans le miroir le matin et me dire : « J'ai fait quelque chose, j'ai agi ». Parce que je ne voulais pas qu'un jour, quand je serai vieille, ma fille se tourne vers moi et me demande « Maman, est-ce que tu savais ? », répondre « Oui », et qu'elle me dise alors : « Pourquoi n'as-tu rien fait ? »

Après avoir décidé de ne plus prendre l'avion, j'ai réalisé six productions sur le changement climatique. En 2012, j'ai invité le scientifique Stephen Emmott à créer un spectacle intitulé *Ten Billion* où Stephen montait lui-même sur scène pour décrire la complexité de la catastrophe environnementale - ses causes, et l'avenir auquel elle nous conduirait.

J'ai ensuite créé *2071* avec le climatologue Chris Rapley, une production présentant au public les procédés utilisés par les scientifiques pour rassembler et mesurer les données leur permettant d'établir des projections climatiques. En 2014 à la Schaubühne à Berlin, j'ai monté un spectacle hors-réseau, dans lequel les acteurs·rices, assis·es sur des vélos stationnaires, produisaient leur propre électricité tout en interprétant une pièce à propos d'un jeune couple qui, à la lumière du changement climatique, se demande s'il doit ou non avoir un bébé.

Puis, à Hambourg, j'ai réalisé une éco-version de *Happy Days* de Samuel Beckett en situant l'action dans une cuisine domestique inondée. Cette année, j'ai mis en scène *Houses Slide* de la compositrice britannique Laura Bowler, au Royal Festival Hall, sur le thème de l'éco-psychologie : un concert classique hors-réseau où l'éclairage et le son fonctionnent grâce à l'électricité produite par 16 vélos stationnaires. Et je viens de créer une autre production hors-réseau à la Schaubühne à Berlin, intitulée *Not the End of the World* sur l'intersectionnalité entre race, féminisme et écologie.

Et puis bien sûr, Vincent (Baudriller, directeur de Vidy-Lausanne et ancien directeur du Festival d'Avignon) et moi poursuivons une discussion artistique depuis de nombreuses années. Presque 10 ans ! En fait, Vincent a coproduit *Ten Billion* lorsqu'il dirigeait le Festival d'Avignon. Puis en 2019, Vincent m'a très gentiment invitée à Vidy. J'ai dit que je viendrais si je pouvais créer quelque chose autour du changement climatique : il a dit oui, et l'aventure a commencé.

Théâtre durable ?

Dès le début de la discussion, j'ai appris que Jérôme Bel avait décidé de ne plus prendre l'avion. Je lui ai alors écrit : « Parlons-en ». Et puis au fil de notre conversation, je l'ai invité à se joindre à moi pour créer cette production pour Vincent Baudriller, à Vidy. Et puis Vincent, Caroline Barneaud, Tristan Pannatier, Jérôme et moi nous sommes réunis tout au long de l'année dernière – beaucoup, beaucoup de réunions, pour parler de la manière de faire du théâtre durable.

Nous avons donc commencé à travailler sur la manière de faire tourner un spectacle sans aucun déplacement de personne ni de matériel, et nous avons eu l'idée de présenter le spectacle à Lausanne, puis d'écrire une partition de jeu ou un texte, adressé à tous les lieux de tournée, qui le créeraient avec un·e nouveau·elle metteur·ses en scène, de nouveaux·elles comédien·nes locaux, en suivant des règles que nous aurions établies, comme « seulement 500 watts d'électricité » ou « les moyens de production d'électricité doivent être apparents » ou encore « le spectacle doit être hors-réseau ».

Nous enverrons donc cette partition à tous les lieux de tournée, qui pourront ensuite réaliser leur propre spectacle. C'est un projet qui prône le zéro-voyage et le localisme.

Caroline et Tristan ont compliqué les choses en demandant à ce que le projet soit intersectionnel, allant du changement climatique aux questions sociales et politiques. Jérôme et moi avons essayé de faire quelque chose ensemble, mais nous sommes des artistes si différents qu'il était clair que nous n'étions pas sur la bonne voie. Nous nous sommes donc séparés et avons décidé que je créerais le premier spectacle et qu'il créerait le second.

Puis j'ai été confrontée au problème du contenu de mon spectacle, parce qu'il n'y a pas vraiment de pièces de théâtre sur le changement climatique, ou très peu. Et je ne suis pas comme Jérôme, je ne suis pas une personne qui invente, mais qui travaille avec un texte existant. Finalement, à la dernière minute, j'ai trouvé une pièce de théâtre d'une jeune femme américaine, absolument passionnée par le changement climatique et l'écoféminisme, et cette pièce s'appelle...

Une pièce pour les vivant·e·s en temps d'extinction

Dans la pièce, une dramaturge monte sur scène car tous les interprètes sont absents. La dramaturge doit donc mener le spectacle. Mais elle n'est plus en accord avec ce spectacle, et c'est l'occasion pour elle de présenter le spectacle qu'elle veut. Et qu'y a-t-il dans son spectacle ? Elle raconte comment nous en sommes arrivés là, depuis le commencement du monde - les premiers arbres, les premiers êtres humains – jusqu'à nos jours.

Et elle raconte à quel point cela la rend triste. Ça, c'est le spectacle. Elle chante et danse aussi un peu. Quand on mêle écologie et théâtre, ce n'est pas seulement le contenu qui doit porter sur le changement climatique, mais aussi la forme. Donc pour cette production, nous aurons deux cyclistes masculins sur scène qui produiront l'électricité suffisante pour que cette femme puisse jouer. Le spectacle sera donc hors-réseau.

Et puis tout à la fin, il y aura un chœur parce qu'après avoir autant entendu parler d'extinction, nous aurons besoin d'une sorte de catharsis.

La musique sera écrite par le compositeur britannique Paul Clark. Nous avons aussi une dramaturge, Ntando Cele, qui vit à Berne et est originaire d'Afrique du Sud. Ce qui signifie donc que nous pourrons entretenir une conversation entre l'Afrique et l'Europe, deux continents, l'un dans le Nord Global et l'autre dans le Sud Global.

À l'issue des représentations, toutes les règles et tous les paramètres techniques du spectacle seront adressés par courrier électronique au lieu suivant. Voilà le projet, et c'est la première fois, cela n'a jamais été fait. Il s'agit donc de la toute première expérience de création puis de tournée d'une production internationale, où personne ne voyage. »

Une pièce pour les vivant·e·s en temps d'extinction en France

En France, la MC93 invite David Geselson à créer à son tour une version du projet en s'inspirant de ce cadre. « S'il semble possible de faire un spectacle pour parler de la catastrophe, le faire sans y contribuer soi-même est une exigence à laquelle il est complexe – et passionnant – de répondre » David Geselson

LES PISTES PÉDAGOGIQUES

Activités

En amont du spectacle



© Simon Gosselin

Activité 1 : découvrir les autrices et le metteur en scène

Katie Mitchell : En trente ans de carrière, elle a créé plus de cent spectacles mêlant opéra, théâtre et cinéma-live. Son travail résolument féministe est caractérisé par une mise en avant du point de vue féminin et un goût prononcé pour l'expérimentation formelle. Elle se consacre notamment à trouver de nouvelles formes de théâtre lui permettant d'aborder le sujet du changement climatique. Elle crée deux spectacles sur ce sujet en collaboration avec des scientifiques - *Ten Billion* (2012) avec Stephen Emmott, présenté au Festival d'Avignon et au Royal Court Theatre, et *2071* (2014) avec le professeur Chris Rapley, également au Royal Court Theatre. Elle intègre ses préoccupations environnementales à d'autres concepts, tels que *Lungs* en 2013 à la Schaubühne (dont les acteur-rices produisaient eux-mêmes l'électricité nécessaire au plateau, tout en interprétant leur texte) et *Happy Days* de Beckett au Hamburg Schauspielhaus (la terre y était remplacée par l'eau, dans un contexte post-catastrophe environnementale). En juin 2021, elle crée *Houses Slide* au Royal Festival Hall, sur le thème de l'éco-psychologie et *Not The End Of The World* à la Schaubühne, Berlin.

Actuellement, elle travaille sur une relecture de *The Cherry Orchard*, se plaçant depuis le point de vue des arbres, et sur une production hors-réseau de *Tosca*. En 2012, Katie a décidé de ne plus se déplacer en avion, en écho à son travail avec le scientifique Stephen Emmott.



Katie Mitchell

Miranda Rose Hall est une autrice nord-américaine éco-féministe - un courant de pensée qui invite à changer de perspective et à mettre en lumière le rapport destructeur des sociétés patriarcales tant à la nature qu'au corps des femmes. Installée à New York, elle écrit sur les thèmes de la sexualité, de la discrimination de genre et de la violence domestique. Elle a co-fondé LubDub Theatre Co, une compagnie multidisciplinaire développant des projets en réponse au « chaos climatique ». Elle est sélectionnée en 2020 pour le Steinberg Playwright Award, au côté de 19 autres auteurs·rices. Appartenant à une nouvelle génération d'autrices récompensées, il s'agit de sa première pièce créée en dehors des États-Unis.



Miranda Rose Hall

David Geselson est un comédien, metteur en scène et auteur français. Formé à l'école du Théâtre national de Chaillot, à l'école de théâtre *Les Enfants terribles*, diplômé en 2003 du Conservatoire national supérieur d'art dramatique, il a joué au théâtre, au cinéma et pour la télévision. Il est l'auteur et metteur en scène de *Néandertal* qui a été joué à Dijon au TDB en 2023.



David Geselson

Activité 2 : qu'est-ce qu'un spectacle durable ?

Lorsque Katie Mitchell met en scène *Une pièce pour les vivant·e·s en temps d'extinction*, elle propose un cahier des charges précis afin de faire de ce spectacle un « spectacle durable ». On pourra questionner les élèves pour savoir ce qu'ils mettraient derrière ce programme et concrètement comment concevoir un spectacle vivant respectueux de l'environnement.

Il sera peut-être intéressant de commencer par énoncer les contraintes du spectacle qui peuvent être concernés avant d'entrer dans les détails à l'intérieur de chacune des catégories :

- Autour du théâtre et de la représentation : le lieu, l'accueil et le déplacement des spectateur·rices...
- Autour du spectacle : costumes, décors, maquillage, éclairage...
- Autour de la tournée : déplacements, transports du matériel et des personnes, nourriture, boissons...
- Autour du casting : choix des comédien·nes, des musicien·nes...



Un spectacle éclairé à la bougie et à la lampe à huile (de colza) © Simon Gosselin

Après avoir échangé avec le groupe, on pourra visionner l'interview de David Geselson, metteur en scène, et Juliette Navis, comédienne, au magazine les *Inrocks* qui explicite le défi lancé par Katie Mitchell :

<https://youtu.be/DROaLZsNqvY?si=fSLYk6XDwD8xCezi>

Il sera intéressant de faire un bilan avec les élèves pour voir les aspects qu'ils n'avaient pas envisagés et d'en commenter les implications et enjeux.

L'enseignant-e pourra faire le choix de révéler un certain nombre de dispositifs choisis pour cette représentation comme l'absence de projecteur, et d'électricité. La présence des bougies et des lampes à huile (de colza) partout sur le plateau. Les paraboles qui concentrent la lumière et la distillent à la manière d'un kaléidoscope... Ou à l'inverse de laisser les élèves les découvrir pour les commenter après le spectacle.

Pour aller plus loin :

On pourra approfondir les enjeux d'un théâtre durable en demandant aux élèves de faire une recherche sur le site de différents théâtres, et on pense particulièrement à celui du TDB, afin de prendre la mesure des enjeux de cette « Révolution verte » et des domaines où elle s'applique et qui ne concerne pas uniquement l'écologie mais aussi l'idée d'un employeur·euse ou producteur·rice responsable, l'accessibilité des lieux et spectacles à tous·tes, etc.

https://www.tdb-cdn.com/le-projet-du-tdb?content_section=r-evolution-verte

Activité 3 : à propos de la sixième extinction

Le spectacle évoque explicitement la « sixième extinction » et « l'anthropocène ». On pourra proposer aux élèves, éventuellement avec l'aide d'un·e enseignant·e de SVT, un travail de recherche et de documentation sur ces thèmes.

On pourra répartir les élèves en groupes de recherche sur les périodes d'extinction, leurs causes, les espèces disparues, etc. avant de mettre en commun les résultats de ces enquêtes.

Si l'on parle de « sixième extinction », quelles ont été les cinq précédentes ?

Depuis que la vie est apparue sur Terre, ces extinctions « normales » ont été ponctuées par **cinq épisodes d'extinction massive** (définis en 1982 par les scientifiques Jack Sepkoski et David M. Raup) :

1. Il y a environ **445 millions d'années**, une extinction massive se produit, probablement à la suite d'une grande glaciation qui aurait entraîné des désordres climatiques et écologiques rendant difficile l'adaptation des espèces et écosystèmes au recul de la mer sur des centaines de kilomètres, puis à son retour en fin de phase glaciaire. Elle aboutit à la disparition de **27 % des familles et de 57 % des genres d'animaux marins, et une estimation de 85 % au niveau des espèces.**
2. Il y a environ entre **380 et 360 millions d'années**, une nouvelle extinction qui se compose de plusieurs phases, élimine **19 % des familles et de 35 à 50 % des genres d'animaux marins et une estimation de 75 % au niveau des espèces.** Des variations répétées et significatives du niveau de la mer et du climat, ainsi que l'apparition d'un couvert végétal important sur les continents, pourraient être à l'origine de phénomènes d'anoxie des océans et de crises biologiques majeures. Les causes de ces changements sont encore débattues.
3. Il y a entre **252 et 245 millions d'années**, l'extinction dite du Permien-Trias est la plus massive. Près de **81 % de la vie marine disparaît ainsi que 70 % des espèces terrestres (plantes, animaux).**

4. Il y a **200 millions d'années**, la quatrième grande extinction marque la disparition de **75 % des espèces marines, et de 35 % des familles d'animaux**, dont les derniers des grands amphibiens.
5. Il y a **66 millions d'années, ce sont 50 % des espèces dont celle des dinosaures** qui disparaissent.

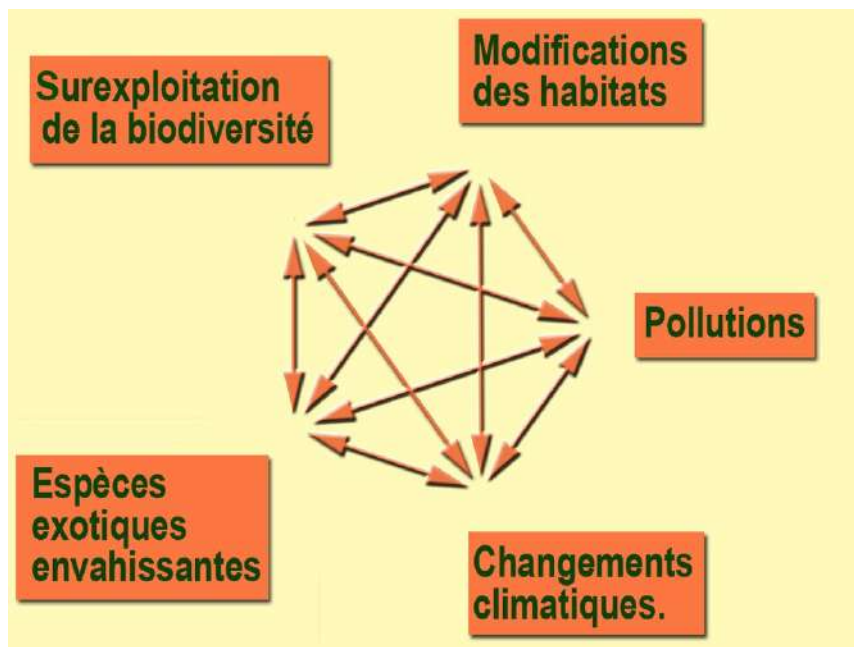
Qu'est-ce que la « sixième extinction » ?

La sixième extinction, aussi appelée « **entrée dans l'anthropocène** » est le nom donné habituellement à l'extinction massive et étendue des espèces durant l'époque contemporaine, dite « moderne », de l'Holocène, qui continue actuellement. La particularité de cette extinction massive c'est que pour la première fois, elle est entièrement due à une espèce, en l'occurrence à l'activité humaine, ce qui inclut la fragmentation des territoires, la déforestation, la destruction des habitats, la chasse, le braconnage, l'introduction d'espèces invasives, la pollution et le changement climatique. Les effets cumulatifs et la synergie entre ces facteurs peuvent avoir un impact environnemental encore plus important.

Ces extinctions concernent de nombreuses familles de plantes et d'animaux. Au début de l'Holocène, après la dernière glaciation, ce sont surtout les continents et les îles nouvellement peuplés par *Homo sapiens* qui ont vu leurs grandes espèces disparaître. Depuis le début du XIXe siècle, avec une accélération constante depuis les années 1950, les disparitions concernent des espèces de toutes tailles et ont surtout lieu dans les forêts tropicales humides, qui ont une grande biodiversité. Le taux d'extinction actuel pourrait être de 100 à 1 000 fois supérieur au taux moyen naturel constaté dans l'évolution récente de la biodiversité. En 2007, l'Union internationale pour la conservation de la nature évalue qu'une espèce d'oiseaux sur huit, un mammifère sur quatre, un amphibien sur trois et 70 % de toutes les plantes sont en péril, sur les un peu plus de 41 000 espèces qu'elle a évaluées.

On parle d'une **extinction massive et de sixième extinction** car le nombre des disparitions est comparable, sur une courte période, aux « cinq grandes » extinctions massives qui ont marqué le passé géologique de la Terre. L'expression « sixième extinction » a été popularisée par Richard Leakey et Roger Lewin en 1995 et ultérieurement par Elizabeth Kolbert dont l'ouvrage *La Sixième Extinction. Comment l'Homme détruit la vie* (2014) a obtenu un vif succès et remporté le Prix Pulitzer de l'essai en 2015. Pour de nombreux scientifiques, le seuil d'une sixième extinction massive est la perte de 75 % des espèces, bien que la comparaison des taux avec les extinctions précédentes soit également utilisée. Si toutes les espèces « menacées » disparaissent dans les 100 prochaines années et que le taux d'extinction demeure constant, on s'attend à ce que les vertébrés atteignent ce seuil en environ 240 à 540 ans. Si toutes les espèces en « danger critique » disparaissent dans les 100 prochaines années, on s'attend à ce que ce seuil soit atteint en environ 890 à 2270 ans.

Autrement dit, on craint que des taux correspondant à une extinction massive soient très prochainement atteints, mais ce n'est pas encore le cas.



Les cinq grandes causes de régression de la biodiversité selon l'ONU et la Convention mondiale sur la biodiversité

Qu'est-ce que l'anthropocène ?

L'anthropocène est un terme, sujet à débat, relatif à une nouvelle ère géologique ou période de l'Histoire à travers laquelle l'Homme aurait acquis une telle influence sur la biosphère qu'il en serait devenu l'acteur central. Ce néologisme, construit à partir du grec ancien *anthropos*, « être humain » et *kainós*, « nouveau, récent », apparaît au début des années 1990.

L'anthropocène est une nouvelle époque géologique, où l'humanité en tant qu'espèce serait devenue la principale force géologique. Marquée par de telles modifications environnementales, l'Anthropocène souligne un point de non-retour : perte drastique de biodiversité, dérèglement climatique, pollution (atmosphérique, pédologique et aquatique). Tant d'événements qui font que l'empreinte anthropique (humaine) sur l'environnement planétaire est devenue si vaste et intense qu'elle rivalise avec certaines grandes forces de la nature (forces géophysiques).

Les critères de modification de notre écosystème sont nombreux. Parmi eux : la dispersion de certaines espèces animales et végétales sur tous les continents (par le biais de l'être humain), le fait que 83% de la surface terrestre émergée est sous influence humaine directe et 90% de la photosynthèse sur Terre se fait dans des milieux anthropogéniques (habités par l'Homme). Sans compter qu'*Homo sapiens* est devenu le plus grand prédateur terrestre et maritime, et qu'il a inventé des technologies impactant de manière considérable la biosphère terrestre (ensemble des organismes vivants qui se développent sur la Terre).

C'est en 2000 que le Néerlandais et ancien prix Nobel de chimie Paul Crutzen ainsi que le biologiste Américain Eugene Stoermer ont soumis pour la première fois l'idée selon laquelle nous aurions changé d'époque géologique : nous serions entrés dans l'Anthropocène.

Si nous ne sommes pas de manière officielle à l'Anthropocène, c'est parce que son début est difficile à dater. Pour cela, il faut tenter de comprendre à partir de quand l'espèce humaine a suffisamment altéré le fonctionnement de la planète pour considérer que celle-ci est entrée dans une nouvelle époque géologique. Le début de l'agriculture, il y a 8.000 ans ? La découverte des Amériques, en 1492 ? La révolution industrielle du 18^e siècle ?

Pour aller plus loin :

→ Article de Nastasia Michaels dans le magazine Géo du 4 janvier 2023 avec une bibliographie indicative très riche et des liens nombreux

<https://www.geo.fr/environnement/geologie-quest-ce-que-lanthropocene-193622>

→ Article du centre de ressources pédagogiques pour les enseignant·es, Géo-confluences de l'ENS Lyon.

<https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/anthropocene>

En aval du spectacle

Activité 1 : Le dispositif fictif

Au tout début du spectacle, la comédienne, traversant une salle dans le noir, accourt sur le plateau et se présente comme étant la dramaturge de la compagnie Lieux-dits ; elle se dit désolée de l'absence de David Geselson, retenu à l'hôpital avec sa mère qui a fait une petite chute. Plutôt que d'annuler la représentation, le metteur en scène lui a demandé de prendre le relais, puisqu'elle connaît parfaitement le spectacle. Elle assure qu'elle va faire ce qu'elle peut. Le spectateur est ainsi embarqué dans la fiction par l'intermédiaire de ce mensonge qui participe du dispositif de la représentation.

On pourra travailler avec les élèves sur la mise en place de ce dispositif fictif autour des enjeux de la création de l'illusion théâtrale et de la notion de « quatrième mur ».

Avec des élèves de spécialité théâtre, il sera possible de convoquer les grandes théories du théâtre à ce propos :

- Aristote, *Poétique*.
- Diderot, *Paradoxe sur le comédien* (1769) : « Imaginez sur le bord du théâtre un grand mur qui vous sépare du parterre ; jouez comme si la toile ne se levait pas. »
- Brecht, *Petit Organon pour le théâtre* (1948) à propos de la distanciation.

On pourra donner à lire quelques exemples romanesques ou théâtraux comme illustrations :

- Anouilh : le prologue d'*Antigone*
- Anouilh, le « lamento du jardinier » d'*Électre*
- Brecht, *L'Opéra de quat'sous*
- Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, le passage où le narrateur se rend pour la première fois au théâtre pour voir la célèbre actrice, la Berma (texte en annexe).

Activité 2 : le dispositif scénique

La scénographie, conçue par David Geselson et Jérémie Papin, plonge le spectateur dans un véritable rituel favorisé par la présence de la musique au plateau ainsi que la pénombre particulière due à l'éclairage à la flamme ; il ne découvrira qu'à la fin du spectacle les listes inscrites à la craie des 130 000 espèces déjà disparues depuis la sixième extinction en cours.

On pourra échanger avec les élèves sur l'efficacité du dispositif, l'effet de surprise de la fin, etc. Avec les élèves, comme il est prévu que les metteur·euse·s en scène puissent transformer et modifier à leur guise le dispositif scénique pour l'adapter au lieu et au public, on pourra leur demander de proposer un décor et un dispositif alternatif, seuls ou en groupe.

Activité 3 : argumenter et débattre

À partir des impressions et émotions suscitées par le spectacle, on pourra entamer un débat avec les élèves sur l'éco-anxiété et les enjeux de la prise de conscience écologique.

Proposition 1 : on pourra proposer aux élèves un travail d'argumentation oral ou écrit autour de l'éco-anxiété d'un côté et du parti pris d'utiliser le rire, la joie et le partage comme antidote voire comme moyen d'action pour rester vivant·es.

Proposition 2 : l'enseignant·e pourra soumettre aux élèves des affirmations péremptoires destinées à les faire réagir et à trouver des réponses dans le cadre d'un dialogue. Par exemple :

- Inutile de changer nos comportements : la science et les technologies vont trouver des solutions
- De toute façon, c'est trop tard !
- Pourquoi devrions-nous faire des efforts si les autres pays ne le font pas ?
- On ne peut pas interdire aux gens d'utiliser leur voiture, de prendre l'avion, de manger de la viande... chacun est libre.
- Ce sont toujours les plus pauvres et les plus précaires qui vont être sanctionnés.

Pour aller plus loin :

Dossier sur l'éco-anxiété dans la Revue Cairn :

<https://shs.cairn.info/dossiers-2022-22-page-1?lang=fr>

Activité 4 : travail sur le texte au plateau

On demandera aux élèves de constituer des groupes de 4 à 6 personnes selon l'effectif du groupe. Chaque groupe se verra distribuer un extrait différent du spectacle.

Les participant·e·s doivent lire leur extrait, se mettre d'accord pour le représenter sous forme de tableau corporel (en se positionnant comme des statues) et donner un titre à leur tableau. Chaque groupe présentera ensuite son tableau corporel aux autres en annonçant le titre.

RESSOURCES

Sur la sixième extinction et l'« anthropocène » :

→ Article de Nastasia Michaels dans le magazine Géo du 4 janvier 2023 avec une bibliographie indicative très riche et des liens nombreux

<https://www.geo.fr/environnement/geologie-quest-ce-que-lanthropocene-193622>

→ Article du centre de ressources pédagogiques pour les enseignant·es, Géo-confluences de l'ENS Lyon.

<https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/anthropocene>

Sur l'éco-anxiété, dossier dans la Revue Cairn :

<https://shs.cairn.info/dossiers-2022-22-page-1?lang=fr>

ANNEXES

PROUST, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (1919) :

« Et — ce rideau une fois levé — quand sur la scène une table à écrire et une cheminée, assez ordinaires d'ailleurs, signifièrent que les personnages qui allaient entrer seraient, non pas des acteurs venus pour réciter comme j'en avais vu une fois en soirée, mais des hommes en train de vivre chez eux un jour de leur vie dans laquelle je pénétrais par effraction sans qu'ils puissent me voir, mon plaisir continua de durer; il fut interrompu par une courte inquiétude : juste comme je dressais l'oreille avant que commençât la pièce, deux hommes entrèrent sur la scène, bien en colère, puisqu'ils parlaient assez fort pour que dans cette salle où il y avait plus de mille personnes on distinguât toutes leurs paroles, tandis que dans un petit café on est obligé de demander au garçon ce que disent deux individus qui se colletent; mais dans le même instant, étonné de voir que le public les entendait sans protester, submergé qu'il était par un unanime silence sur lequel vint bientôt clapoter un rire ici, un autre là, je compris que ces insolents étaient les acteurs et que la petite pièce, dite lever de rideau, venait de commencer. »

Texte du spectacle : texte : MIRANDA ROSE HALL, mise en scène et traduction : DAVID GESELSON, *Une pièce pour les vivant·e·s en temps d'extinction* :

Extrait n° 1 :

Et puis je suis arrivée à un chapitre sur les chauves-souris – vous savez les petites chauves-souris brunes

là – et le chapitre parle d'une maladie atroce qui est en train de toutes les tuer.

Et je ne sais pas pourquoi, d'un coup, je me suis mise à pleurer.

Mais à pleurer... j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.

Et ce n'est pas du tout le genre de réaction que j'ai quand je lis ce genre de choses d'habitude.

Et je ne comprends pas ce qu'il m'arrive.

Parce qu'en plus, pour être très honnête avec vous je déteste les chauves-souris.

J'ai toujours peur qu'elle rentre chez moi.

Je ne sais pas combien de soirées d'été on a passées avec ma mère à les chasser, ces bestioles-là, à coup de raquettes de tennis...

Mais là je ne sais pas comment vous dire, j'ai fini ce chapitre qui racontait la mort de ces petites chauves-souris brunes à cause de cette maladie, et je me suis mise à errer.

Sans savoir pourquoi.

J'ai erré pendant plusieurs jours.

Obsédée par les chauves-souris.

Extrait n° 2 :

Alors, l'extinction :

La première fois que j'ai entendu parler d'extinction c'était quand j'étais petite.

Comme tout le monde.

Enfin comme tous ceux qui avait des dinosaures en peluche.

C'était à la crèche.

Moi j'en avais un.

Vanessa. Il s'appelait Vanessa mon dinosaure.

Je ne sais même pas ce que c'était comme genre.

Elle était verte.

Et la maîtresse elle nous disait :

Ça, c'est un dinosaure, et les dinosaures ils se sont éteints.

Extrait n° 3 :

Un jour quand j'étais petite ma mère m'a retrouvé dans la cuisine, les pieds dans le bol d'eau de ma chienne, en train de mettre les doigts dans la prise.

Et évidemment dès qu'elle a vu ça, elle m'a sortie de là.

Je ne sais pas combien de fois on m'a sauvé dans ma vie.

Elle s'appelait Diane, notre chienne.

Elle dormait au pied de mon lit, toutes les nuits.

Je l'aimais profondément.

La première fois que je suis partie en voyage, je suis allée à Londres.

On y était allé avec mon père.

Et je ne sais pas comment mais Diane a mangé de la mort aux rats, et quand je suis revenue, elle n'était plus là.

Ma mère m'a expliqué ce qui s'était passé et j'ai compris qu'elle était morte.

Mais j'ai quand même passé plusieurs semaines à la chercher. Partout.

Je la cherchais au pied de mon lit, je la cherchais derrière les portes, dans la cuisine, et je ne la trouvais nulle part.

Je n'arrivais pas à comprendre.

Elle était là. Et puis elle n'était plus là.

Et j'ai été triste... mais d'une tristesse...

J'étais complètement perdue.

Et c'était presque pire que la tristesse.

Extrait n° 4 :

À l'échelle humaine, le temps c'est la durée de notre vie, le temps ce sont les heures, les saisons, les phases de la lune, c'est ce que durent nos amours.

Mille ans pour un humain c'est à peu près 30 générations.

C'est-à-dire qu'il y a moi,

et ma mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et sa mère,

et aussi toutes les espèces qui leurs ont permis de survivre, toutes les plantes, les animaux, l'eau, l'air, la terre, l'atmosphère, tout ce qu'elles ont vu, et touché, et senti, tout ce qu'elles ont mangé, tout ce sur quoi elles ont marché, tout ce qui existait pendant qu'elles étaient en vie, ça c'est un millier d'années.

Extrait n° 5 :

Mon arbre, j'avais l'impression qu'il était immense, c'était une sorte de pin.
Et il avait une grosse branche, peut-être à un mètre au-dessus de ma tête, à laquelle j'essayais toujours de m'accrocher.
Je n'y arrivais pas évidemment.
Mais c'était devenu un jeu avec les copains.
On essayait de sauter le plus haut possible pour s'y accrocher.
Personne n'y arrivait. La branche était toujours trop haute pour nous.
Alors un jour, je n'ai jamais bien compris pourquoi, j'ai décidé de laisser une trace sur lui.
Et je lui ai coupé un bout de tronc.
Un tout petit bout, une entaille, à peine visible, sur l'écorce. Sous la branche.
Et puis j'ai grandi.

